

*« Je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi »
Le jeu de l'amour et de la foi
Cantique des cantiques 6*

« Texte le plus érotique de la tradition juive, le Cantique des cantiques est vraisemblablement le plus profane des livres de la Bible. » (David Biale, *l'Éros juif*, éd. Acte Sud, p.60) : voilà ce qu'écrit David Biale dans son *Éros juif* alors qu'il cherche si la culture juive libère ou réprime la sexualité. Il est vrai que peu de livre dans la Bible font ainsi l'éloge de la relation amoureuse et érotique comme le fait le Cantique des cantiques. Il est vrai aussi que, dans le texte, l'amant et la Sulamite sont deux humains et que Dieu est absent de leur commerce.

Ce livre biblique fait figure d'OVNI dans le paysage biblique. Pourtant, en ce qui concerne son entrée dans le canon biblique, on trouve dans la Mishna ces propos de Rabbi Akiva sur l'entrée du Cantique des cantiques dans le canon biblique : « À Dieu ne plaise ! Personne en Israël n'a jamais contesté que le Cantique souille les mains, car toute l'histoire du monde n'offre pas une époque égale au jour où le Cantique a été donné à Israël. Car tous les écrits sont sacrés mais le Cantique est le plus sacré. » (Mishna yadayim 3, 5)

Quand le rabbin dit que le Cantique souille les mains, il veut dire qu'il est sacré et que toute main qui le touche est forcément souillée si on la compare au caractère sacré du livre.

Est-ce sa beauté, est-ce son audace ou son originalité, qui ont valu au Cantique des cantiques sa notoriété inclassable ? Difficile de le dire. À moins que ce ne soit l'universalité du sujet qu'il touche : le désir et l'amour de deux êtres qui s'attirent et se cherchent sans parvenir jamais à se posséder l'un l'autre.

Belle comme la lune, resplendissante comme le soleil, mais terrible comme des troupes sous leurs bannières ?

L'amour fait peur à l'amant qui voit celle qu'il convoite comme une force à la merci de laquelle il se trouvera bientôt. Ce désir exprimé dans le Cantique des cantiques a aussi fait peur à ceux qui l'ont lu des siècles après et le livre de l'érotisme s'est mué en métaphore de la relation d'alliance entre Dieu et son peuple ou entre Jésus et son Église. Comment ce glissement a-t-il été possible ? Ne pouvait-on pas exclure ce livre des textes bibliques canoniques et le ranger dans la poésie érotique et profane, plutôt que de vouloir édulcorer ses images en les élevant des délices de la chair vers les sphères de la spiritualité ?

La sexualité n'est pas absente des textes bibliques, mais elle y est présente selon deux critères

essentiels pour comprendre son statut : la fidélité et la fécondité. Dans tout le livre de la Genèse, il est question de mariage, et aussi des problèmes de mariages mixtes, de procréation et de difficulté à se faire un patrimoine. Il ne s'agit donc pas ici de dire que la Bible ne parle pas de sexualité, surtout si l'on lit les longs textes de généalogie qui nous semblent aujourd'hui si secondaires et qui pourtant occupent une place essentielle dans les récits du Premier comme du Second Testament.

A ce propos, David Biale écrit : « la culture biblique s'attaque aux questions relatives à la sexualité armée d'une remarquable théologie de la subversion sexuelle dans laquelle la fougue érotique, apanage des femmes, de préférence, devient la métaphore de l'impétuosité politique d'une jeune nation ambitieuse. » (David Biale, *l'Éros juif*, éd. Acte Sud, p.34). Il y aurait donc un débat politique sous-jacent à toutes ces histoires d'alliance et de mésalliance qui parsèment les récits bibliques.

Le peuple de Dieu est dans l'angoisse de sa disparition, et donc dans celle de sa fécondité, mais aussi dans celle de sa fidélité fragile à un Dieu unique, car il est confronté aux cultures polythéistes avec lesquelles il est en constant dialogue. C'est ainsi que le peuplement de la terre par une descendance nombreuse, (quitte à épouser des païennes pour que les générations survivent), et la répression de l'infidélité à un Dieu exclusif, trouvent, dans la sexualité, l'expression ambivalente qui lui convient.

Ruth, la Moabite qui séduit Booz, devient une des mères du peuple d'Israël et le prophète Osée parle de sa mésalliance avec une prostituée pour nous raconter la difficulté pour le petit peuple de Dieu de se faire un nom, une identité, une origine digne.

Alors, le Cantique des cantiques serait-il, lui aussi, empreint de cette ambivalence de la sexualité d'un peuple qui se cherche ? On a émis beaucoup d'hypothèses quant à l'origine du Cantique des cantiques qui ressemble à certaines littératures polythéistes. L'historien Jean-Christophe Saladin fait remarquer que : « Polythéisme, prostitution sacrée et hymnes érotiques sont intimement liés car tous les polythéistes vénèrent la force irrésistible de l'amour charnel, source de fécondité et de richesse pour la société des hommes et des dieux. Pour eux, l'amour est une divinité essentielle, fascinante et redoutable. » J-C Saladin, *Le Cantique des cantiques, sept lectures poétiques*, éd. Diane de Selliers, p. 37.

Certains textes de hiérogamie, entre un prêtre de culte polythéiste et une prostituée sacrée, ressemblent fort au récit de la relation des deux amants du Cantique des cantiques, par leurs images très explicites.

Alors, le désir amoureux est-il profane ou sacré ?

La question peut sembler saugrenue, et pourtant, la présence de ce texte dans la Bible est l'indice que la coupure n'est pas si simple. Dans ce dialogue amoureux, il n'est pas question de fécondité, ni de fidélité, la Sulamite ne parle pas de donner des enfants à son bien-aimé et l'amant ne la voit pas comme une mère potentielle. Il la compare d'ailleurs avec des figures féminines autres :

« Les reines sont soixante, les concubines quatre-vingts, les jeunes filles sont innombrables. Unique est ma colombe, ma parfaite. »

On est loin ici des matriarches de la Génèse et la figure de la courtisane semble plus adaptée à cette Sulamite qui est choisie alors que sa peau noire n'est pas un critère de beauté parmi les canons de l'époque. La femme est étrangère, elle vit derrière les murailles d'une ville où l'amant ne peut entrer facilement. Les gardes veillent. Et ils veillent tant et si bien qu'ils répriment la Sulamite qui cherche son amant trop près des murailles. Au chapitre 5, on lit : *« J'ai ouvert à mon bien-aimé ; mais mon bien-aimé avait tourné le dos, il était passé. J'ai défailli à ses paroles. Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé ; je l'ai appelé, et il ne m'a pas répondu. »*

Les gardes qui font le tour de la ville m'ont trouvée ; ils m'ont frappée, ils m'ont blessée, ils m'ont enlevé ma mantille, les gardes des murailles. » Les violences faites aux femmes sont elles aussi présentes dans un livre qui pourtant respire l'amour. Ce point là aussi est malheureusement intemporel, tout comme le sont le désir des deux amants et la passion amoureuse qui les unissent.

« Je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi ».

Chacun voudrait posséder l'autre et se placer dans une situation de dépendance qui serait pourtant inacceptable avec quiconque voudrait y prétendre en temps normal. Mais l'amour rend dépendant. Même le plus libre des êtres ne peut se passer de l'être aimé. L'amant craint sa colombe comme il craint les troupes armées, et pourtant il veut aller vers elle.

Que recherchons-nous dans l'amour de l'autre ? Dans cette relation amoureuse qui nous rend moins libres et pourtant semble révéler à chacun une part de soi-même.

Dans le chapitre 2, on trouve ce verset que André Chouraki traduit ainsi : *« Il prend la parole, mon*

bien-aimé. Il me dit : "Lève-toi vers toi-même , mon amie, ma belle, et viens vers toi-même !" »

On retrouve ici la même expression que dans la vocation d'Abraham où le patriarche est invité à partir de là où il est installé pour aller se trouver lui-même dans un pays qu'il ne connaît pas, mais que Dieu lui montrera. Il n'est pas question ici de Dieu, ni de vocation de serviteur de Dieu, et pourtant, le même élan se retrouve dans la vocation et dans la passion amoureuse.

Aimer passionnément serait alors se trouver soi-même en l'autre ?

N'aimerions-nous, au bout du compte, en l'autre, que nous-mêmes ? On est tenté de le croire et pourtant, la relation amoureuse est une réelle découverte de l'inconnu de l'autre et de soi-même. Et cette découverte ne cesse jamais.

L'amant du Cantique tente de faire le portrait de sa bien-aimée :

« Détourne de moi tes yeux, car ils me troublent. Ta chevelure est comme un troupeau de chèvres Dévalant du Galaad.

Tes dents sont comme un troupeau de brebis Qui remontent de l'abreuvoir ;

Elles ont toutes leurs sœurs jumelles, Aucune d'elles n'en est privée.

Ta joue est comme une moitié de grenade Derrière ton voile... ».

Il tente de faire entrer le visage de sa belle dans le monde d'images qu'il connaît, pour se l'approprier, se la rendre proche. Mais elle reste une image sans cesse à déchiffrer.

Et même le plaisir charnel éprouvé avec elle, reste insaisissable parce qu'il échappe, il ne se conserve pas, il fuit. Sans cesse, les deux amants du Cantique se cherchent et s'esquivalent à l'autre et à eux-mêmes. L'amour ne se possède pas. Il fait appel à notre foi en l'autre, à notre foi en un sentiment fuyant et pourtant omniprésent. Le désir de l'autre est désir d'on ne sait quoi, il est pur désir et c'est sans doute ce qui le rapproche de la foi pour la transcendance que nous appelons Dieu.

L'être aimé est une fiction. Une fiction déterminante pour nos choix de vie, pour notre existence, et pourtant rien ne peut le retenir comme si nous le possédions. Ainsi sommes-nous prêts, par amour, à devenir dépendants affectivement de l'autre, et paradoxalement, cette dépendance consentie nous rend plus libres, comme si nos chaînes identifiées dans l'amour nous gardaient de toute autre entrave.

« je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi ». Chacun le croit et c'est ainsi qu'on aime.

AMEN